6

Que ce soit emmerdant, les flics, n’est pas tout à fait faux même s’ils peuvent présenter aussi, cela s’est vu, de bons côtés. Mais Tausk se rappelle une affaire sur les détails de laquelle il n’aimerait pas voir se rafraî- chir la mémoire policière.

Il se souvient, cela remonte à une trentaine d’an- nées, il se nomme encore Louis-Charles Coste, se re- connaît dans une idéologie d’ultra-gauche autonome radicale, professe des convictions conseillistes confu- ses et tente de composer une musique, également radi- cale et confuse, qu’il conjecture au diapason de ces convictions. Il vient d’acheter son premier clavier de marque Farfisa, vient d’associer à son projet un bat- teur débutant nommé Clément Pognel, assez gentil garçon blond-roux un peu fade, sans rien de particu- lier qu’une cicatrice en w sur la pommette, totalement dévoué à sa personne et dont Louis-Charles critique

49

l’usage trop schématiquement binaire, par conséquent réactionnaire, qu’il fait de son instrument. Louis-Char- les exerce sur Pognel un si puissant ascendant que ce rapport de force frôle le servage mais tous deux, cha- cun à sa manière, jouissent d’une telle relation d’auto- rité. Musicalement comme politiquement, c’est Louis- Charles qui a les idées, Clément Pognel tâche de les suivre sans discuter.

Vient un moment où, malgré le mépris qu’inspirent à Louis-Charles la totalité du marché culturel et la culture en général, l’avancement de ses compositions lui donne l’idée de les enregistrer, bien sûr, et d’en faire un disque. Dressé sur ses positions dures, il n’est pas le moins du monde envisageable d’aller auditionner, de proposer une maquette de son œuvre aux gros labels discographiques honnis – les marginaux n’étant pas moins vendus au capital. Il convient de compter sur ses propres forces et de s’autoproduire, ce qui suppose un budget dont Louis-Charles Coste ne dispose pas. Pognel propose aveuglément toutes ses petites écono- mies, elles seront loin de suffire et vite évaporées après que Louis-Charles, aussitôt, les aura acceptées. Peu de temps s’écoule avant que naisse puis mûrisse, conforme à ses idées, le projet d’aller chercher l’argent où il est : une banque dont nous allons, mon cher Clément, nous approprier le contenu. Ça ne devrait pas être bien compliqué, ces choses-là se font quotidiennement, une lecture raisonnée des faits divers en atteste.

50

Or il convient de s’y préparer. Là encore, Louis- Charles élabore un programme auquel Pognel adhère sans broncher. On passe d’abord pas mal de temps au cinéma pour y étudier les scènes de braquage. On cherche ensuite à se procurer deux armes, accessoires d’obtention malaisée quand on ne connaît personne. On n’en trouve qu’une en état de marche, un pistolet PAMAS G1 volé par on ne sait trop qui chez un gendarme et racheté, plutôt cher, à on ne sait trop qui d’autre. La seule autre qui se présente est un impres- sionnant Borchardt C-93 mais il s’agit d’une arme de collection, neutralisée par soudure du mécanisme de détente et de ce fait inapte à propulser le moindre projectile : on comptera faute de mieux sur sa seule apparence dissuasive, c’est Pognel qui en aura la charge. Reste à choisir la banque où l’on se propose d’intervenir et l’on s’entend sur une agence discrète, pas trop achalandée sur la brève et compacte avenue de Bouvines, du côté de la Nation. Comme on a prévu de garer une voiture devant cet établissement pour fuir à toute allure en fin d’opération, il faudra patienter une bonne semaine avant qu’une place de stationne- ment se libère.

Le jour venu, on met des gants. Pognel entré dans l’agence coiffe aussitôt un passe-montagne, Louis- Charles a trouvé fin de se dissimuler sous un masque d’homme politique, secrétaire général en exercice du Parti communiste français. Une fois qu’ils ont fait

51

irruption dans ce local, s’inspirant des nombreux films qu’ils ont analysés, ils doivent pourtant s’y reprendre à deux fois avant d’attirer l’attention du personnel et des quelques clients. Bien que leurs voix soient à peine assurées, bien qu’ils brandissent gauchement leurs armes, les employés obéissent à leurs ordres et les clients s’allongent. Comme Pognel se dirige vers la caisse – les banques, il y a trente ans, sont moins sécurisées – et tend un sac de sport au préposé, les employés se plient d’autant mieux à ces ordres qu’ils ont tout de suite noté les négligences de la méthode, son absence criante de maturité : ils savent que tout est prévu pour parer à de tels excès de conduite.

En effet, pendant que le caissier s’exécute docile- ment, versant liasse après liasse dans le sac sous les yeux ronds de Pognel, deux vigiles surgis de nulle part entreprennent de ceinturer Louis-Charles qui tente de se dégager. Dans ce mouvement, son masque se déplace, ses yeux ne sont plus en face des trous de Georges Marchais : sans rien y voir, il presse au jugé la détente de son pistolet. Une balle vient se loger dans la vésicule biliaire d’un vigile qui s’effondre mais, quand Louis-Charles tente à nouveau de faire usage de son arme, la deuxième balle manque à l’appel. La détonation a causé une panique, désordre général, affolement dans lequel s’ouvre un bref interstice : Louis-Charles plonge dans l’interstice en arrachant son masque, jette le pistolet, sort de la banque au pas

52

de course et fuit éperdument, laissant l’automobile garée dans l’avenue de Bouvines – il ne sait pas conduire, c’est Clément Pognel qui a le permis.

Lequel, dépité par le tour qu’a pris la situation, se retrouvant seul et sachant bien son arme inoffensive, n’essaie même pas de la brandir pour intimider le monde, la laissant pendre au bout de son bras pendant qu’il ôte son passe-montagne. Je me rends, n’a-t-il pas le temps de balbutier sottement car aussitôt, sortant de leur réserve, le personnel et les clients s’associent au vigile valide pour se jeter sur Pognel, lui arracher son inutile engin avant de le réduire en bouillie – sauf l’un qui, se soustrayant à contre-cœur au carnage, se dévoue pour appeler la police. Puis l’affaire suit son cours normal et c’est Pognel qui prend. Même s’il n’est pas l’auteur du tir et si la vésicule biliaire n’est pas un organe vital, l’acte est qualifié de tentative d’homicide qui, combinée à un vol à main armée, aboutit à dix ans de détention.

Durant les interrogatoires consécutifs à cette opé- ration, Pognel s’en est tenu à un silence poli : il n’a rien dit de sa préparation, fermement refusé de nom- mer son complice. Peut-être s’est-il tenu seul respon- sable de cet échec, n’ayant jamais cessé d’admirer Louis-Charles et se sacrifiant à sa personne pour la protéger. Nul échange n’a eu ensuite lieu entre eux pendant l’incarcération de Pognel et, une fois sorti de centrale, il n’a pas tenté non plus de reprendre contact

53

avec Louis-Charles qui n’est jamais venu le visiter au parloir. Il n’est pas exclu que Clément Pognel, après tout ce temps, ait fini par tenir rigueur à Louis-Charles Coste de lui avoir laissé porter le chapeau puis de l’avoir laissé tomber. Même s’il y a peut-être prescrip- tion sur cette affaire, point que Louis-Charles n’a jamais tenté d’éclaircir, reste que c’est lui qui a inspiré le méfait, lui qui a tiré, tout cela reste sensible et mieux vaut ne pas faire ciller les forces de l’ordre ni la justice. De toute façon, transformé en Lou Tausk, Louis-Char- les n’a aucune idée de la situation présente de Clément Pognel. Il ne sait ni ne veut savoir où il est, ce qu’il vit et même s’il vit encore.

Or nous, qui sommes toujours mieux informés que tout le monde, savons très bien où se trouve Clément Pognel. Nous n’avons eu aucun mal à le localiser : en ce moment même il est en train de marcher en compa- gnie d’une femme sur le terre-plein central du boule- vard de Charonne, vers la Nation, pas loin de l’agence bancaire où, trente ans plus tôt, il a commis son acte délictueux. À hauteur du métro Avron, sur un signe impérieux de cette femme et à sa suite, il traverse le boulevard vers un supermarché. Pognel est un homme pas très grand, pas franchement laid mais pas bien beau non plus. Son visage est orné d’une moustache rousse très aérée qui laisse voir sa lèvre supérieure, bien que pour lui donner plus de volume il semble omettre exprès de se raser les poils du nez. Posés sur

54

ce dernier, les verres de ses lunettes sont gras. Vêtu d’un blouson de toile et d’un jean bon marché, chaus- sures de sport jaune et marron souillées, il est coiffé d’une casquette grise sur laquelle est inscrit le mot DIAZÉPAM en beige et dont la visière en plastique brun transparent adoucit, sur sa pommette, son w cicatrisé. On peut observer qu’il boitille.

Il s’en va faire des courses en compagnie de cette femme qui, paraissant le dominer, désigne brièvement des articles alimentaires sur les rayons, et Clément Pognel à sa suite les saisit sans discuter pour les dépo- ser dans le Caddie qu’il pousse. D’une quarantaine d’années, la femme est brune, ronde et robuste, cheveux bruns coupés très court, piercings à l’arcade sourcilière et aux narines, tatouage amateur représentant confusé- ment un chien sur l’avant-bras gauche et qu’elle a dû se faire elle-même, haut et pantalon collant noirs, gros- ses cuisses, gros seins, voix offensive, œil belliqueux.

Clément Pognel ne doit pas la connaître depuis longtemps, peut-être même vient-il seulement de la rencontrer puisque entre deux transferts de conserves elle lui demande son nom, et il répond Clément Pognel. Sa voix est immature et douce, au point de le faire paraître plus jeune que la quadragénaire alors que pas du tout, il doit avoir six ou sept ans de plus qu’elle. Et d’où ça te vient que tu boites comme ça, demande-t-elle rudement. Ça me vient, déclare Po- gnel, de quand j’étais en prison.

55

Il se souvient quant à lui, voici trente ans, qu’il a d’abord été brutalisé au début de sa détention quand il a rechigné à devenir un serviteur sexuel : on lui a fracturé un genou contre un lavabo pour lui fournir une idée adéquate du panorama, pour qu’il s’imprègne bien de la culture ambiante, puis tout est allé mieux dès qu’il a mis ses orifices à la disposition d’un pro- tecteur, puis de plusieurs protecteurs, puis d’un nom- bre indéterminé de clients de ces protecteurs à qui ceux-ci ont loué Clément Pognel à la demi-heure. Et comme à tous il donnait pleine satisfaction, on a voulu le garder, s’assurer de ses services le plus longtemps possible, de sorte qu’à chaque perspective de libéra- tion anticipée pour bonne conduite on lui a créé toute sorte d’embrouilles afin que de Pognel, accomplissant sa peine jusqu’à son terme, on puisse profiter un maxi- mum.

Pas l’air plus choquée que ça par une telle étiologie de sa boiterie, la quadragénaire semble au contraire prendre plaisir à ce récit. Elle considère Clément Pognel avec une expression de convoitise quand lui, en retour, produit un sourire misérable. On peut ima- giner, vu leurs rapports naissants dont ils semblent espérer quelque satisfaction, que la quadragénaire a du penchant pour l’assujettissement d’autrui et que Pognel, après avoir aimé se soumettre à Louis-Charles, a développé ce goût en milieu carcéral.

Et à part ça, lui demande-t-elle, qu’est-ce que tu fais 56

dans la vie ? Pognel répond qu’il est magasinier dans une entreprise de discount électro-ménager nommée Titan-Guss, à Villeneuve-Saint-Georges. Ça tombe bien, dit la quadragénaire, j’ai mon micro-ondes qui vient de me lâcher. Il est encore sous garantie ? s’inté- resse Pognel. Je ne sais pas trop, dit-elle, ça m’éton- nerait. Les micro-ondes, l’informe-t-il, ils font des prix pas mal là où je travaille. Je ne te parle pas de prix, précise-t-elle, je te parle que tu pourrais m’en piquer un vite fait. Et cette suggestion sonnant plutôt comme un ordre, Pognel dit qu’il va voir ce qu’il peut faire.

Et vous ? demande-t-il. Moi quoi ? répond offensi- vement la quadragénaire. Eh bien vous, répète Pognel, vous vous appelez comment ? Marie-Odile, répond la quadragénaire. C’est joli, comme prénom, s’aventure Pognel. Oui, reconnaît Marie-Odile, c’est pas mal.